

Anderson ou l'aquarelle du Destin...

Marguerite Andersen, *Doucement le bonheur*, roman, Prise de parole, Sudbury, 2006, 197 pages

Nathalie Fave

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fave, N. (2008). Review of [Anderson ou l'aquarelle du Destin... / Marguerite Andersen, *Doucement le bonheur*, roman, Prise de parole, Sudbury, 2006, 197 pages]. *Liaison*, (139), 62–62.

Andersen ou l'aquarelle du Destin...

NATHALIE FAVE

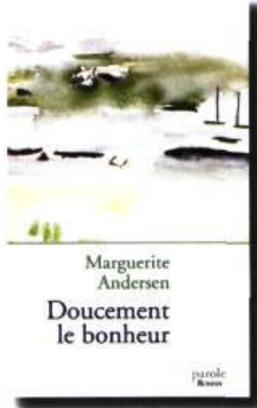
DOUCEMENT LE BONHEUR, de Marguerite Andersen, auteure franco-ontarienne, a été publié en 2006 aux éditions Prise de Parole. L'auteure y retrace un odieux fait divers, survenu en 1929 : le viol de la jeune Laurence Martel, adolescente issue de la classe ouvrière, perpétré par un jeune parlementaire, Louis Mathias Auger.

Partant de ce crime, ainsi que du procès qui s'en suivra, l'écrivaine imaginera en un roman de qualité les destins croisés de ces deux êtres humains, dont l'existence chavire en ce fameux jour J. Tout simplement, parce qu'étonnamment, cette fille pauvre du début du XX^e siècle aura porté plainte pour viol, osant faire face au regard de la société et au pouvoir de son agresseur, influente figure politique. Ce crime, survenu dans l'Ontario rural des années 30, Marguerite Andersen le relate avec minutie; en décrivant le contexte historique de l'époque, elle parvient à faire une remarquable étude des mœurs alors en cours.

Didactique, Andersen nous interpelle sous plusieurs angles: Laurence Martel aurait-elle été lavée de cette souillure avec la même volonté de répression, le jugement aurait-il été aussi sévère, si son agresseur avait été issu de la classe dirigeante des WASPS, ces White Anglo Saxons Protestants qui régnaient en maîtres dans l'Ontario de l'époque? Dans quelle mesure Martel le politique francophone a-t-il été plus lourdement condamné que Martel le violeur anonyme ne l'aurait été? Ce procès, n'était-ce donc pas, aussi, celui de l'ambitieux «Canayen», ainsi écarté de toute velléité d'ascension?

Andersen nous éveille, mais nous laisse élucider nos questions.... car en vérité ce livre en abîme est construit comme une poupée russe: le lecteur ouvre incessamment boîte sur boîte, et toute interrogation entraîne une autre. Paradoxalement, c'est à la fois ce qui agace et ce qui plaît dans le roman!, Par contre, bien d'autres aspects de l'ouvrage s'avèrent particulièrement séduisants, par exemple, l'exactitude historique. Les années noires, la montée du nazisme, la crise économique sévère de 1929, la Seconde Guerre mondiale, tout est décrit minutieusement. Un peu trop, parfois.... Était-il vraiment nécessaire de faire le décompte exact des recensements, des dates, statistiques et autres aspects comptables qui finissent par devenir presque irritants à certains moments, tant ils foisonnent... Disons cependant, à la décharge de Marguerite Andersen, que ces détails s'avèrent être autant d'indicateurs justifiant la fiabilité des sources. De même, le jeu autour des focalisations qu'opère l'écrivaine est agréable: tantôt impliquée de près dans son double rôle de narrateur-personnage, tantôt effectuant une manœuvre de distanciation stratégique en se faisant neutre, impersonnelle et peu impliquée... ce qui rehausse de facto la véracité des descriptions.

Ensuite et surtout, soulignons que le charme du roman se dégage de la subtilité des thèmes et des morales abordées. Laurence Martel est victime, certes. Néanmoins, sa forte personnalité triomphera de son lot de peines, et elle devra sa réussite aux défis remportés brillamment. A contrario, observons le criminel, Louis Mathias, dès l'abord haïssable, ambitieux sans frein, à l'ego surdimensionné et d'une amoralité scandaleuse.... Puis interrogeons-nous: par quel procédé «impressionniste», par quelles petites touches fines, légères, innocentes, Marguerite Andersen nous enjoint-elle peu à peu de pardonner à son personnage? Par quelle ruse nous engage-t-elle à comprendre le besoin de rédemption de l'homme, bien avant qu'elle ne lui fasse prononcer des regrets formels? Par quel travail parvient-elle à nous engager à prendre fait et cause pour Laurence, tout en nous amenant simultanément à compatir envers le pauvre et faible criminel Louis? Un crescendo d'humanité et de vertu s'effectue sous nos yeux, sans soubresauts.



En réalité, le procès, qui n'occupe en soi qu'une part restreinte du roman, semble commencer réellement à l'issue de la libération d'Auger. Les deux personnages sont désormais confrontés à la société, et le lecteur, devenu juge, assiste au simulacre de leur reconstruction existentielle. Or la romancière prend chacun à parti, comme si elle-même, confuse, ne savait plus lequel des deux héros elle devait ovationner ou plaindre! La jeune fille battante ou l'homme brisé? La victime se fait dominante, le criminel devient animal blessé.... En fin de compte, on peut penser que Marguerite Andersen a sciemment pratiqué cette inversion des rôles. À

croire qu'elle n'écrit pas: elle joue! Jusqu'au bout, Andersen «titille», attise la curiosité, jongle avec ses personnages, manipule agréablement ses lecteurs, rit de cette rencontre ultime et soudaine entre les deux ennemis d'hier, en une construction fort bien menée. *Doucement le bonheur* est un récit historique romancé et plaisant, tout en demi-teintes; une fresque humaniste, peinte en douceur, à l'aquarelle... comme le reflète la page de couverture. Ainsi Marguerite Andersen, subtilement, une fois de plus, se contentera de nous rappeler que, dans la vie, rien n'est ni tout à fait noir ni complètement rose, que les destinées ne sont guère plus que des aquarelles, belles de leurs mille dégradés d'expériences et de couleurs.... ■

Marguerite Andersen, *Doucement le bonheur*, roman, Prise de parole, Sudbury, 2006, 197 pages.

Diplômée en lettres et arts plastiques, Nathalie Fave, poète, écrivain et critique littéraire est engagée dans les débats sur la francophonie internationale. Elle obtient, en 2004, le Prix de la Maison Africaine de la Poésie Internationale pour son recueil Les anges n'ont pas d'ailes, Feu de Brousse, Dakar.